

# Noël d'Arabie 1960...

Autor(en): **Basile, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 12

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570924>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fléau. J'ai la certitude que ce projet de loi adopté est un pas de plus fait dans une direction qui éloignera la France de ce qu'elle était il n'y a pas si longtemps encore: le pays de Voltaire. Il ne faudrait pas que les homosexuels soient dupes. Ce projet est bel et bien dirigé contre eux-mêmes si l'on veut dorer la pilule afin de rassurer Dieu sait qui! Ce projet, il faut le dénoncer comme indigne et ne pas se laisser endormir. Si une nouvelle législation aggravée, même d'une façon bénigne (pour lutter apparemment contre la prostitution masculine) voit le jour, elle sera utilisée tôt ou tard contre tout un chacun. L'exemple est là pour nous l'apprendre: une loi dépasse toujours la portée que lui avaient assignée initialement ses auteurs. Elle conduit toujours au delà ou en deçà mais le danger de «l'au delà» est trop grand pour le courir.

\*

Il y a des soirs de solitude extrême où l'on aimerait provoquer chez le premier venu, quiconque, un sentiment d'amour qui nous réconcilierait avec le monde, avec la vie. Au petit jour l'envie s'en va comme elle était venue; elle réapparaîtra un soir et disparaîtra à nouveau. Pourquoi, comment? Qui le sait.

Jean Louis Ornequint.

## Noël d'Arabie 1960...

Iuslim regardait le mur. Il était là, assis par terre, l'air maussade, son fusil entre ses jambes maigres. Enroulé dans ses couvertures. François cherchait le sommeil sur un châlit bancal et ne le trouvant pas, observait machinalement les petits bonds désordonnés d'un criquet vert abouti dans cette cabane par hasard tout comme lui.

Vu à travers la petite fenêtre, le début du désert n'était plus qu'une étendue dérisoire de sable. Très loin une hyène riait à intervalles réguliers. Dans la cour, close par un petit rempart en pierres sèches, deux soldats récitaient tour à tour les strophes d'une vieille poésie arabe. Cette poésie disait :

Vis puissant ou meurs plein de gloire dans le fracas des lances au bruit des tambours.

Ne vis plus comme jusqu'ici sans noblesse, tel que si tu disparaissais, ta fin passerait inaperçue.

Recherche la gloire jusqu'à l'enfer. Rejette la sujétion fut-elle dans les jardins du paradis.

Viens boire aux aiguades de la mort, ô mon âme, laisse les aiguades de la peur aux brebis et aux moutons.

Le pleutre arrive-t-il au pouvoir, quand les sabres veulent du sang et que les rapaces ont faim?

Plus délicieux que le vin généreux, plus doux que le choc des coupes, sont pour moi le maniement des sabres et des lances et le heurt, sur mon ordre, d'une armée contre une autre.

M'exposer à la mort dans le combat, est ma vie. Vivre, pour moi C'est répandre la mort.



Dessin de Jean Boulet

Iuslim était brun aux yeux verts ainsi que l'eau d'un marais; François était blond aux yeux bleus, couleur d'espoir et pureté. L'un venait de Blidah, enfant de l'Atlas et petite fleur du Sahel; l'autre était d'Ile de France, Senlis, Chinon, Vendôme. Leur âge était vingt ans et circulait pourtant entre eux comme un courant de haine, aussi long, aussi froid, aussi inévitable, aussi éclatant qu'un rayon de la lune qui, ce soir, habitait le ciel d'Algérie.

François regarda sa montre; elle marquait onze heures dix. Il observa à nouveau le criquet, puis encore sa montre. Il attendait l'aube avec peur, sachant ce que l'aube lui réservait : deux balles que cracheraient des fusils tenus par deux adolescents en colère; et sa tête qui éclaterait comme une grenade au soleil. François ne savait pas pourtant ce qui dominait en lui — de la haine ou de la peur. Il avait peur quand il pensait au lendemain; il haïssait quand il regardait Iuslim le petit, Iuslim le noir, l'humble, l'Arabe . . .

Dehors les voix des soldats étaient graves.

— Que disent-ils, demanda François ?

— Une petite chanson légère comme il y en a tant, répondit Iuslim, on parle de fleurs, d'oiseaux . . .

Mais François savait bien que Iuslim mentait. Sans doute ne comprenait-il pas l'arabe: si explicites étaient cependant les intonations des soldats que l'on pouvait comprendre sans l'aide des paroles la tristesse et l'horreur qui s'échappaient de leur poitrine.

François descendit de son lit. Iuslim pivota légèrement sur le sol pour le regarder faire. Une larme coula sur la joue du jeune homme, car il pensait aux veillées de Noël, en Ile de France. Il eut grandement pitié de lui, enfant perdu, volé, chien de chrétien sous cette lune mahométane qui marquait insolemment l'emplacement du paradis.

Un petit bâton rond traînait. François le prit et commença à dessiner une crèche sur la terre battue du sol. D'abord les trois rois mages, Saint Joseph et la Sainte Vierge, enfin l'Enfant Jésus entre le beuf et l'âne gris. Le dessin était maladroit, ce qui le faisait ressembler, oh de bien loin à une icône byzantine où le manque de perspective place chaque être, chaque objet dans son royaume d'éternité.

Les voix dehors s'étaient tues. La porte s'ouvrit délicatement; les deux soldats diseurs de poèmes entrèrent et firent signe à François de les suivre. Iuslim, quand il fut seul, se leva pour refermer la porte et revint s'asseoir près du naïf dessin. Il prit le bâton et ajouta une barbe au menton de la Vierge, une paire de lunettes sur le nez de St. Joseph; il effaça les cornes du bœuf et les mit sur le front d'un roi mage. Mais il ne fit rien à l'âne, car l'âne a de grands yeux doux et une patience incommensurable. Quant à l'Enfant Jésus, Iuslim se contenta d'effacer l'auréole qui surmontait son petit crâne chauve et lui gratta le ventre, s'attendant à le voir se tordre et rire.

Un double bruit fit éclater la nuit en mille morceaux stupides. Alors Iuslim se releva et d'un pied négligent, il effaça la crèche.

\*

Dans toute la chrétienté les cloches se mirent à sonner, les chœurs d'enfants à chanter des hymnes, les mères à donner un cadeau aux fils. Dans toute la chrétienté on célébrait la naissance d'un enfant.

En Islam, un enfant était mort . . .

Jean Basile

## Chronique des Livres

(suite et fin de la chronique de novembre)

Passons maintenant aux Etats-Unis avec un livre récent de Tennessee Williams intitulé : « La statue mutilée <sup>3)</sup> ». Il m'est arrivé assez souvent de dire l'ennui et l'impression de puérité que j'avais éprouvés en lisant ou en voyant jouer les pièces de Tennessee Williams, de dénoncer l'érotisme bon-marché du « Tramway nommé désir » ou l'enfantine psychologie de la « Chatte sur un toit brûlant », pour avoir un véritable plaisir à vous recommander ce très joli, ce très beau livre. Ce sont encore des nouvelles, un recueil de douze histoires, si différentes par l'esprit et par le cœur des nouvelles d'Angus Wilson dont je vous parlais au début de cette chronique que, pour une fois, il me semble trouver plus d'humanité et de civilisation chez l'Américain que chez l'Anglais. La vue superficielle, amèrement intellectuelle qu'a Angus Wilson du monde paraît fautive et grise en comparaison de cette autre vision, dramatique souvent, mélancolique et désenchantée, mais pleine d'amour, de pitié et de foi. Le monde de Tennessee Williams est aussi très spécial, sans doute, il a un côté morbide, une grisaille de misère, une cruauté pénibles. Mais, sous cette brume, au fond de ces laideurs et de ce désespoir, il y a toujours la tache rouge d'un cœur qui bat, qui se débat et qui espère.

Aimerez-vous l'histoire du garçon trop beau, champion de boxe qui perd un bras dans un accident, et devient prostitué par désespoir, assassin, et découvre l'amour avant d'être électrocuté ? C'est une histoire bouleversante. Ou celle de l'amour entre un masseur noir et son petit client trop blanc ? Et celle de la petite chatte Nitchivo, un chef-d'œuvre ! Et d'autres . . . Je vais vous faire un aveu : c'est que le vieux critique blasé, à qui cela n'arrive plus guère, a senti quelquefois une petite larme au coin de ses yeux. Croyez-moi, consentir à cet aveu dans l'espoir que vous ressentirez une semblable émotion, c'est une haute recommandation ! J'ajoute que ce livre est présenté et traduit par Maurice Pons dont les œuvres personnelles ont déjà prouvé la qualité.

Terminons ce tour d'horizon par la France, quoique le charmant livre de Ghislain de Diesbach : « Iphigénie en Thuringe » <sup>4)</sup> soit composé de nouvelles dont l'action se passe dans les petites cours d'Allemagne au siècle dernier. Mais cet esprit et ce talent sont typiquement français, du moins.

Encore des nouvelles, me direz-vous ! Ce n'est certes pas moi qui m'en plaindrai, et je me réjouis que la mode favorise de nouveau ce genre littéraire, un instant abandonné au profit des indigestes romans-fleuve, mais qui nous a donné les plus certains chef-d'œuvres, les plus agréables à